

Romain Rolland et la « Bande à Loyson » : Le soupçon du complot

Roland Roudil

Les détracteurs de Romain Rolland constituent, à la lecture du *Journal des Années de Guerre* et de la correspondance, une vaste famille avec les membres de laquelle l'écrivain n'entretient pas les mêmes rapports. Entre eux apparaissent des divergences, voire des oppositions, et on ne saurait les mettre tous dans la même maison anti-rollandienne. Certains s'attachent à l'attitude de l'auteur face au conflit, « réfugié » en Suisse pour échapper au service armé, d'autres à ce prix Nobel qui, lui étant décerné deux fois, en 1915 pour l'année 1916, est une occasion de le fustiger doublement, d'autres flétrissent sa position en hauteur sur ces monts suisses transformés pour l'occasion en observatoire qui, lorsque l'exilé jette un œil alentour, regarde davantage ce qui se passe en Allemagne qu'en France ; tel publiciste nourrit sa verve d'écriture dans sa prétendue appartenance à une ligue allemande, tel autre va trouver dans *Jean-Christophe* des raisons de ne pas aimer un écrivain qui dès le début a affirmé des points de vue pro-germaniques ; d'autres lui reprochent une écriture si peu soutenue qu'elle fait comprendre pourquoi son auteur a une attitude à ce point relâchée face à l'ennemi...

Dans cette famille très hétéroclite d'opposants à l'homme des hauteurs, on trouve des célébrités : l'académicien Frédéric Masson, admirateur de Napoléon et nostalgique de l'Empire ; l'historien Alphonse Aulard, spécialiste de la révolution à la Sorbonne et radical-socialiste ; le philosophe Julien Benda, anti-bergsonien, fidèle des *Cahiers de la Quinzaine* puis rédacteur au *Figaro* ; l'essayiste Henri Massis, anti-dreyfusard, la moitié d'Agathon, l'auteur d'une enquête sur les *Jeunes gens d'aujourd'hui* ; le syndicaliste Charles-Albert ; le journaliste Paul Souday...

Il en est un qui offre l'image d'un homme pétri de bons sentiments, pourfend l'hypocrisie, et, maniaque de la vérité, fait songer au détective dont il a la minutie : c'est, comme l'appelle

Romain Rolland, le « fils du curé » Paul Hyacinthe Loyson, fils de Charles Loyson (1827-1912), prédicateur plus connu sous son nom religieux de Père Hyacinthe, excommunié en 1869 pour avoir remis en cause le dogme de l'infaillibilité pontificale, puis marié avec une veuve, Émilie Jane Butterfield, avant de fonder à Paris en 1878 l'Église gallicane.

Le fils Paul-Hyacinthe, né à Genève en 1873, est dramaturge : il a écrit *L'apôtre*, en 1911 et *Les Âmes ennemies* en 1912. Mais c'est aussi un polémiste prolifique qui a publié en 1910 *Les Idées en bataille. Discours et polémiques (1900-1910)*, recueil de lettres, d'articles et de réponses sur le protestantisme, le catholicisme et le modernisme ainsi que d'autres questions dans l'air du temps. Avant la guerre, profondément pacifiste, il est très actif dans les ligues pacifistes et laïques : il publie en 1912 le manifeste de la Ligue des Droits des Peuples, puis celui du Comité de rapprochement intellectuel franco-allemand. « Républicain », tolstoïen¹, admirateur de *Jean-Christophe*, il a eu l'occasion de rencontrer son auteur qui lui a d'ailleurs écrit lors de la mort du père Hyacinthe.

En août 1914, le pacifisme de Loyson a fait long feu. Comme beaucoup, il se rallie à l'idéologie de l'« union sacrée » et ne comprend pas l'attitude de Rolland : non seulement celui-ci se défend, dans ses articles au *Journal de Genève*, d'éprouver de la haine pour l'ennemi mais il est entré en contact avec une ligue allemande, le *Bund Neues Vaterland*, et semble donc avoir plus d'interlocuteurs en terre allemande que dans sa propre patrie². C'est ce qu'il apprend par un article de Paul Souday, paru dans le journal *Le Temps* le 30 juillet 1915. Loyson écrit à Rolland, l'année suivante, le 19 janvier, et constate : « Partis tous deux des mêmes principes – l'horreur de la Guerre et la soif du Juste – nous aboutissons, pratiquement, à deux antipodes absolus ». Puis Paul-Hyacinthe propose un marché : au nom de leur amitié, à la veille d'imprimer un recueil d'articles

1. Rolland cite des extraits de son article intitulé : « L'investiture de Tolstoï », paru dans la Revue franco-allemande : *Deutsch französische Rundschau* en juillet 1901. Voir le *Journal des années de Guerre, Notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps* (dorénavant noté [JAG] dans le texte suivi du numéro de page), Paris, 1952, p. 1002-1003.

2. Sur le *Bund Neues Vaterland*, premier mouvement d'opposition à la guerre et à la politique annexionniste des pangermanistes, voir P. Grappin : « Le *Bund Neues Vaterland* (1914-1916), ses rapports avec Romain Rolland », Bibliothèque de la Société des Études germaniques, 1952.

sur lui, tout ce qui concerne son appartenance à la *Ligue de la Nouvelle Patrie* sera supprimé, s'il accepte que soit inséré à la place la déclaration suivante :

« Ici se trouvait un développement sur Romain Rolland et la ligue allemande de la « Nouvelle Patrie ».

Romain Rolland qui n'en fut point membre, et par conséquent, n'en fit point partie, reconnaît que son nom a figuré sur six numéros du bulletin de la Ligue, parmi la liste des personnages dont la Ligue se recommandait, et il déclare qu'il l'en a retiré.

De son côté, P.H.L., rendant hommage à la loyauté de Romain Rolland, supprime de grand cœur tout ce qui avait trait, dans ce volume, à cet incident aboli.

« Ceci est fait dans une pensée d'union sacrée devant l'ennemi. »³

Loyson conclut sa lettre : « Acceptez-vous, mon cher Rolland ? Nous donnerions là un fécond exemple et serions digne de notre France. »

Naturellement, Rolland ne répond pas. Ni à cette lettre, ni à la suivante, du 3 février 1916. Cette lettre est caractéristique des procédés utilisés par Loyson : faire pression sur son interlocuteur par la menace, dans un style où l'envolée moralisatrice enrobe une argumentation emberlificotée. Rolland, prudent, a répondu par contre, l'année précédente, à l'article de Souday, en faisant porter par son éditeur Humblot, une lettre au directeur du journal, mais cette lettre ne fut jamais publiée. Lorsque Loyson reviendra sur la question de l'appartenance de Rolland au *Bund*, il lui reprochera à tort de ne pas avoir protesté. Autre procédé déloyal, dont notre homme est coutumier : énoncer des faussetés pour faire sortir son adversaire de sa réserve.

Ainsi, face au silence de Rolland, publiera-t-il en 1916 son recueil de textes polémiques : « Etes-vous neutres devant le crime » qui aborde, entre autres, ses différends avec l'auteur de « Au-dessus de la Mêlée ». Le livre reprend les articles publiés par lui, dans *La Revue* et le *Bonnet Rouge* à partir de la révélation de Souday de juillet 1915 jusqu'à sa réponse à Renaitour au mois de novembre suivant⁴. Sans rentrer pour l'instant dans le détail de cette polémique⁵, il faut souligner que la supposée appartenance au *Bund* n'est pas le seul grief de Loyson à l'encontre de Rolland : il lui reproche de falsifier les dates de ses articles, d'en arran-

ger l'ordre de manière fallacieuse lorsqu'ils paraissent en recueil. Il ne supporte pas les silences de l'écrivain qu'il affirme prendre pour des fuites et qui sont à ses yeux des preuves de sa poltronnerie, souligne ses contradictions en citant Aërt (« L'amour de la paix, c'est la peur de l'action »). Puis devant l'absence de réaction du « français de Genève », il se lance dans une accusation plus franche, assimilant Rolland et Guilbeaux dans un même esprit anarchisant et défaitiste.

L'attitude de Rolland révèle dans cette affaire une disposition d'esprit sur laquelle il n'est pas inutile de s'arrêter. Dans toute guerre, qui n'est pas contre l'ennemi est pour lui, qui ne participe pas à l'effort national est défaitiste : telle est l'expérience que vit Rolland, courageusement d'ailleurs, dans des circonstances où les nuances de position intellectuelle disparaissent, où l'opinion, passionnée, s'exprime de manière tranchée, voire fanatique. C'est ainsi qu'à partir des nombreuses notes du *Journal* le concernant, on peut dégager dans les attaques de Loyson trois moments offensifs qui affectèrent notablement l'auteur de « Au-dessus de la Mêlée ».

Première attaque : 1915. Dans un premier temps, Loyson pense que Rolland est défaitiste par erreur. Avant même sa lettre privée de janvier 1916, citée plus haut, enfourchant, dès novembre 1915, le cheval de bataille de la trahison de Rolland, dans un article publié dans la *Revue* : « Appel à Romain Rolland », il lui tend la main à condition qu'il se renie :

« Pour mieux me décider, note Rolland dans son *Journal*, il brandit au-dessus de ma tête une accusation de trahison, l'inculpation d'avoir été membre de la ligue : Neues Vaterland » [JAG, 571- 2].

Rolland pense que Loyson réagit ainsi pour contrer un mouvement de sympathie qui se dessinerait en sa faveur dans la collecte de témoignages par Mesnil et le peintre Thiesson et dont l'entreprise traîne en longueur, en partie par la maladresse de ce dernier. Rolland, exagérant d'ailleurs l'influence de ses idées sur l'opinion, soupçonne Loyson de vouloir agir sur l'opinion :

« C'est la nouvelle invention du jour, l'épouvantail pour faire peur aux moineaux », commente-t-il, tout en commençant à filer la métaphore aviaire.

En réalité, il se sent harcelé et ce sentiment ira *crescendo* : les articles se multiplient, ses

3. Paul-Hyacinthe Loyson, « Êtes-vous neutres devant le crime ? par un pacifiste logique », avec une lettre d'Emile Verhaeren, Berger-Levrault, 1916, Hors-texte.

4. Certains articles publiés dans *Le Bonnet Rouge*, seront repris et commentés dans « Au-dessus ou au cœur de la Mêlée ? Une polémique républicaine », Edition de la Revue l'Essor, 1916.

5. Qui sera abordée dans le prochain numéro des « Cahiers de Brèves ».

6. P.-H.Loyson, *op.cit.*, "A l'auteur de ce livre".

complices sont partout, il y voit la marque de la « patte à Loyson ». Le polémiste n'est plus confiné dans les rédactions des journaux parisiens. Son action devient genevoise lorsqu'il fait circuler dans Genève la photographie d'une liste imprimée du *Bund Neues Vaterland*, avec la mention du nom de Rolland. En décembre 1915, c'est le très populaire Emile Verhaeren qui prend ses distances : « *malgré toute l'amitié que j'ai pour Romain Rolland, je me défends de me ranger du côté de son erreur* »⁶. Le poète accepte même que P. H. Loyson lui dédie l'introduction de son pamphlet et qu'il publie dans la presse la lettre que celui-ci lui a envoyée..

La seconde offensive de Loyson s'effectue par personnes interposées. Le polémiste sait désormais que Rolland ne répondra pas à son appel. C'est du moins le sentiment que l'écrivain prête à son adversaire. En mars 1916, pense-t-il, l'influence de Loyson s'est étendue outre-Manche : H.G.Wells, dans le *Daily Chronicle*, publie une lettre ouverte : « *The laments of a pacifist* » que Rolland recopie dans son *Journal*, précisant : « *Le passage que j'ai souligné est celui où se reconnaît la patte de Loyson* » [JAG, 720].

Le mois suivant, il note cette réclame sur le livre de Loyson :

« *L'auteur de ce livre, certes l'un des plus brillants polémistes du parti républicain, s'est signalé avant la guerre comme un des pacifistes les plus ardents. Directeur des Droits de l'Homme, il était le porte-drapeau le plus en vue du pacifisme français et du rapprochement franco-allemand. Le réquisitoire qu'il prononce contre Romain Rolland n'en est que plus probant ; avec une fougue qui n'exclut pas une puissante dialectique, il cloue au pilori celui qui a cru qu'il fallait tenir en main une balance quand l'adversaire tient en main une épée* ». [JAG., 745]

Après l'auteur anglais, ce sont les éditeurs parisiens qui deviennent complices de Paul-Hyacinthe, comme si celui-ci se posait en chef de bande. Le mois suivant, Paul Flat publie dans *La Revue Bleue* (25 mars-8 avril 1916), un article intitulé : « *Romain Rolland et sa bande* », qui semble, dit Rolland, « *inspiré par P.H. Loyson* », avant d'ajouter : « *Ce ne sont plus des adversaires, ce sont des assassins* » [JAG., 743].

Loyson avance masqué. Offensive d'autant plus dangereuse que l'ennemi est perfide, puisqu'il se compte parmi les « *meilleurs amis* » de Rolland. En mai, un article d'Alvan Sanborn [JAG., 796], paru dans le *Boston Evening Transcript*, article lui aussi « *inspiré par P. H. Loyson* », fait passer la polémique à un stade plus dangereux où l'ennemi devient es-

pion :

« *On voit que P. H. Loyson a mis à profit le service des « Renseignements », auquel il est attaché* ».

Loyson de polémiste public devient un agent du renseignement secret auquel certains amis ou simples correspondants prêtent main-forte : Renaitour, à qui Rolland reproche de s'être laissé candidement abuser, ou Séailles qui remet à Loyson une lettre privée de l'écrivain. Georges Pioch lui-même se réconcilie avec lui. De là à ce que sa vie soit menacée, il n'y a qu'un pas, même si la « *duplicité prudente* » de Loyson fait dire à celui-ci que « *si Rolland doit rentrer en France après la guerre, je lui ferai un rempart de mon corps...* ». C'est Renaitour qui a entendu parler de meurtre : on a, devant lui, menacé l'écrivain du sort de Jaurès.

A Genève, et même à Paris, l'amitié de Rolland et Guilbeaux est maintenant connue. Or Guilbeaux est calomnié, lui aussi, avec un Loyson à ses trousses : le journaliste Willy :

« *Je ne serais pas surpris que P.H. Loyson, note Rolland dans son Journal, fût pour quelque chose dans cette nouvelle campagne, car elle coïncide avec son passage à Genève, où il vient de faire une conférence de propagande (qui n'a eu aucun succès), et il a partie liée avec Willy, qui l'encense* » [JAG.950].

Même réaction après la lecture d'un article du *Soleil du Midi* : « *D'une épithète appliquée à Romain Rolland* ». Commentaire de ce dernier : « *L'auteur est certainement un homme de lettres, et il ne serait pas impossible que P. H. Loyson l'eût soufflé : car on y fait son éloge* » [JAG., 953].

Loyson est maintenant bien implanté dans le pays suisse puisqu'il donne des conférences à Genève-La Chaux-de-Fonds. Dans *Le National suisse* paraît un article qui cherche à faire sortir l'écrivain de sa retraite en lui proposant une discussion publique : « *L'article a été dicté par P. H. Loyson et [son auteur] joue le rôle d'un agent provocateur* » [JAG.,958], conclut R. Rolland qui réaffirme, preuve à l'appui, sa conviction que son ennemi est un espion : c'est à tort qu'il est accusé d'être attaché au service des renseignements du Ministère des Affaires Étrangères puisque ce service n'existe pas. Mais Rolland sait qu'il a voulu le fonder – intention vaut action ! – avec un certain Berthelot, chroniqueur à la *Vie parisienne* et dont il a appris, de source sûre, qu'il a eu connaissance du contenu des lettres que Rolland adressait à sa sœur. Suite à cette seconde offensive, c'est Rolland maintenant qui a peur, alors qu'il avait imaginé jusqu'à présent Loyson sur la défensive.

Troisième et dernière attaque de la « bande à Loyson » : en mars 1918, au moment des manifestations à Paris en faveur de l'écrivain : *La Victoire*, le journal de Hervé, publie un texte injurieux signé Isabelle Debran, contre le « petit groupe de Genève » (Guilbeaux, Debrit, Jouve, sa femme, etc.) qualifié de *Nid à vipères*, titre de l'article. Isabelle Debran est « l'amie à tout faire de P.H. Loyson. ». Celle que désormais l'écrivain va appeler « l'oiselle de Loyson » fait paraître en outre un opuscule : *Monsieur Romain Rolland, initiateur du Défaitisme*⁷, dont l'introduction est écrite par un certain « Diodore », que Rolland croit être Jean Maxe, auteur de cette phrase qui l'amuse beaucoup : « *même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes* »... Mais cet homme est dangereux : il accuse Rolland d'être le père du défaitisme intellectuel, « une des meilleures cartes de nos ennemis ». Alors que Guilbeaux est sous le coup d'un procès et qu'il risque une condamnation, que Clémenceau ne s'amuse pas de ces choses-là, l'écrivain s'inquiète : ne veut-on pas le dénoncer au procès instruit par le capitaine Bouchardon ? Ne fait-on pas tout pour le « faire livrer par la Suisse aux sbires de Clémenceau, en insinuant qu'[il] conspire sur le territoire suisse » [JAG.,1502- 3]. Ne met-il pas lui-même en danger « le calme et l'harmonie » de la Suisse qui l'héberge ? Du coup, Rolland prend le pamphlet d'Isabelle Debran très au sérieux : « La conclusion est un appel à la vengeance, et une provocation prudente à l'assassinat :

« *Il [Romain Rolland] a semé ses paroles dans la terre ensanglantée ; la moisson a levé. Qu'il ne s'en réjouisse pas trop : la nouvelle civilisation sera en droit de demander des comptes à celui qui n'a su se mettre au-dessus de la mêlée que par la fuite.* »

C'est pourquoi, en juin 1918, il évoque l'éventualité d'un assassinat contre lui :

« *Je m'attends bien tranquillement à quelque mauvais coup, tôt ou tard ; et cela m'est indifférent ; (au point où j'en suis arrivé, je dirai même que j'y goûterais un certain plaisir : de toutes les façons de prendre congé de l'humanité, celle-ci s'accommode le mieux du dégoût mêlé de pitié que j'ai pour elle). [...]. Si jamais un pauvre fou me tue, qu'on lui donne de ma part un coup de pied au derrière ; c'est tout ce qu'il mérite.* (20 juin 1918) ».

Le mois suivant, il remarque que le « pamphlet empoisonné de «Diodore» (Loyson ? ou

R. de Traz ?) et de Mme Debran contre [lui] est lancé à grand fracas de réclames payées et d'articles de propagande reptilienne » [JAG.,1519-20] : annonce dans *Le Journal de Genève* du vendredi 28 juin, « entre une réclame d'épicerie et une réclame d'appareils de chauffage »; puis sur la couverture de *La Semaine Littéraire* de Debarge, du 29 juin ; enfin, avec son nom écrit en gras, en première page de la *Freie Zeitung*, le 3 juillet, suivi d'un panegyrique de ses diffamateurs. Commentaire de Rolland : « Il est manifeste que toute cette campagne a été machinée d'avance, pour faire explosion au plus fort de l'instruction judiciaire contre la revue *Demain*. »

La peur de Rolland est réelle : il justifie son attitude par l'exposé de ses bons sentiments, dans un examen de conscience à la Jean-Jacques Rousseau :

« *Quelle a donc été mon agitation ? Quelle, ma « vie quotidienne » ? Voici : les deux premières années de mon séjour en Suisse, j'ai travaillé à la Croix-Rouge (1914-1915). Depuis, j'ai vécu à l'écart, à Sierre, à Villeneuve, avec ma vieille maman. J'ai évité la plus légère immixtion dans les affaires de la Suisse ; j'ai poussé le scrupule jusqu'à refuser les nombreuses offres de conférences qui m'ont été faites. Je ne me suis mêlé à aucun groupe. J'ai consacré un seul article à la jeunesse suisse, et c'était une analyse de discussions d'idées publiées dans la Feuille de Zofingue*⁸. Mais j'ai toujours refusé d'y prendre part. » [JAG., 1522]

Dans un même temps, oubliant ses positions exprimées dans la revue *Demain* qui ont dû réfréner bien des velléités suisses, il reproche aux Genevois de ne pas avoir pris sa défense. La riposte de ses défenseurs finit par se faire entendre par articles interposés : Paul Graber, directeur de *La Sentinelle*, Adolphe Ferrière, le pasteur Pettavel, le conseiller national C.Naine (25-27 juillet 1918). Mais Loyson est coriace et réagit le 27 juillet dans la *Tribune de Genève*, soupçonnant Rolland de « collaboration flagrante avec des déserteurs français » et « association ouverte avec Lénine et Trotsky ». La teneur du message de Loyson a gagné en dangerosité : Rolland a pris la défense de Guilbeaux dans son article de *La Feuille* [JAG.,1557-8]. Après un second article de Loyson au Genevois, deux articles injurieux paraissent dans *La Suisse*, l'un de Willy, l'autre de Valentin Grandjean :

« *Il est clair que le bureau de propa-*

7. Genève, imprimerie Henri Jarrys, 1918.

8. Société d'étudiants suisses à laquelle Rolland a consacré un article dans la revue *Demain*, juillet 1917, et repris dans *Les Précurseurs*, Editions de L'Humanité, 1919.

gande française, qui avait donné à ses reptiles l'ordre de me ménager jusqu'à nouvel ordre, les a lancés de nouveau contre moi, quand il a vu que je ne me laissais pas intimider » [JAG., 1558].

Réapparaît le thème, résumé dans le titre donné au volume de correspondance entre Mme Rolland et son fils : « Je commence à devenir dangereux »⁹. En réalité, ce sont ceux qui l'attaquent qui le sont. Rolland s'approprie le beau rôle dans cette bataille d'idées et prête à l'adversaire les sentiments qui l'animent. Loyson a moins peur de Rolland que Rolland de Loyson qui a déclenché autour de son nom une polémique qui non seulement peut nuire à sa réputation d'écrivain pacifiste mais mettre aussi sa vie en danger.

Une nouvelle fois Rolland va bénéficier de l'aide précieuse de ses amis : P.J. Jouve publie dans *La Feuille* (jeudi 8 août et jours suivants) sa réponse aux Loyson-Debran : « Romain Rolland et le Défaitisme », et Charles Baudouin fait paraître une brochure « cinglante » contre ses diffamateurs : « Romain Rolland calomnié — Réponse à une diffamation et analyse d'une méthode simple de suggestion collective »⁹. Rolland remerciera Baudouin, le 11 août : « *Votre Réponse n'est pas seulement une rude raclée que vous administrez au trio de la Calomnie ; c'est un maître morceau de littérature, solidement, sobrement, nerveusement écrit* »¹⁰. Baudouin dénonce en effet chez Debran le « truquage des dates », rétablit la vérité quant à la supposée appartenance de Rolland au Bund, recadre la défense de Rolland en faveur de Guilbeaux, et se défend de relever les insinuations dont est remplie le texte de Debran : « Je me suis déjà beaucoup trop sali les doigts ». Le fait nouveau dans cette défense, c'est l'attaque de face de Baudouin : Isabelle Debran, par ses mensonges, ses falsifications, ses calomnies, n'a plus droit, en tant que « dame », à la galanterie : son cas est « passible de justice »¹². Thiesson, plus maladroit dans son soutien à Rolland, avait excité, plus qu'endormi, les velléités diffamatoires de Loyson. Il semble que Baudouin ait fait prendre aux attaques des Loyson, Diodore, Debran, une autre tournure.

La fin de la guerre, qui s'annonce, n'est pas pour rien dans ce tournant. Après avoir noté que Séailles prend ses distances avec Loyson qui le sommait de livrer à la justice les lettres que Rolland lui avait adressées, Paul-Hyacinthe néanmoins récidive et fait part à Graber de son

intention de publier en France et en Suisse une nouvelle étude, actuellement sous presse, « sur les responsabilités morales de M. Romain Rolland, allié obstiné des Bolcheviki (lettre au *Populaire*, 29 août 1917) et collaborateur avéré des déserteurs de l'armée française (*Les Tablettes*, juillet 1917, *Demain*, octobre 1917) ». Romain Rolland note par ailleurs :

« *Il réclame d'ailleurs ma peau, dans toutes les langues : car j'apprends, par la même lettre, qu'il a fait passer ses articles de coupe-gorge dans la presse d'Angleterre et d'Amérique* » [JAG., 1595].

Effectivement : dans « *Literary Supplement* » du *Times* du 4 juillet, P.H. Loyson l'accuse d'avoir publié un article dans un numéro des *Tablettes*, que dirige « un déserteur français, Le Maguet ». Mais une semaine après, un certain A. Nicoll réplique dans ce même journal : « *Le ton de cette lettre, dédaigneuse pour le manque de logique et le superpatriotisme de Lovson, commente Rolland, est plein de confiance amicale à mon égard.* »

En octobre 1918, l'écrivain fait la connaissance du mari d'Isabelle Debran : il lui apprend que sa femme fera tout pour faire sortir Rolland de son silence. Ce dernier avance des suppositions :

« *A présent, la Debran aurait un vrai bureau d'espionnage franco-allié. Quant à sa récente brochure, elle en serait, paraît-il, fort satisfaite : car elle et Loyson sont arrivés à leurs fins ; ils m'ont fait dire, après avoir défendu Guilbeaux, que j'étais solidaire avec les bolcheviki* » [JAG., 1625].

Une nouvelle fois Rolland se dit mal défendu par ses amis qui, « *sous prétexte de me défendre [...] outragent grossièrement mes adversaires, qui m'attribuent l'inspiration de ces insultes, et redoublent de haine. Ainsi, un certain C., qui, dans La Sentinelle, traite Loyson de « mouchard galonné* » ! » [JAG., 1631].

Après la signature de l'armistice, les menaces se poursuivent : Isabelle Debran a reçu de P.H. Loyson une lettre lui annonçant qu'il fait son possible pour que Rolland soit appelé à Paris, comme témoin dans l'affaire Guilbeaux dont le procès aura lieu le 24 mars. Robert de Traz entre à son tour dans la danse dans un article du *Journal de Genève* (3 février) : celui que Rolland soupçonne d'être Diodore, « *prend part à la campagne entreprise pour [le] rendre suspect en Suisse, et si possible, [l']expulser.* » :

« *Je ne saurais oublier, écrit Robert de*

9. Cahiers Romain Rolland, n°20, Albin Michel, 1971.

10. *Cahiers du Carmel* : premier cahier du deuxième semestre, Genève, 1918.

11. *Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin (1916-1944)*, édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, Cesura, 2000, p.83.

12. *Cahiers du Carmel*, op.cit. p.6.

Traz, *le mal que M. Rolland a fait à mon pays. Il est à l'origine des aberrations anarchistes de l'heure actuelle. Son exemple, grâce au prestige de son nom et de son oeuvre, a tendu à ruiner dans la jeunesse suisse la notion de la justice* » [JAG.1720].

Finalement, la fin de la guerre et le départ de Suisse de Guilbeaux feront cesser le harcèlement de Loyson et sa « bande ». Certes Rolland n'aimait pas Massis, mais il lui rendait cette justice d'avoir fait connaître grâce à sa brochure *Au-dessus de la Mêlée* en France. Il n'aime pas non plus Paul Souday, qui l'avait attaqué, dès avant la guerre, à propos de *Jean-Christophe* : « *Il est plus intelligent que Loyson, écrit-il à A.Seippel, mais il est d'aussi mauvaise foi, et c'est ce qui fait que j'ai toujours refusé de discuter avec lui : car on peut espérer de convaincre un imbécile qui est sincère, mais il n'y a aucun espoir avec un adversaire intelligent et perfide, qui ne veut pas être éclairé* » [JAG.,993]. Ainsi Loyson n'est même pas un imbécile...

Ce dernier meurt en avril 1921. Voici ce qu'écrit sur lui l'*Humanité* (20 avril 1921) :

« Jeune encore, il avait beaucoup écrit, beaucoup parlé,— très peu pensé. (...) La guerre fit de M. Loyson un serviteur frénétique de la « propagande » française à l'étranger. Mégalomane extravagant, il se donne le ridicule de vouloir être, à tout prix, l'*Anti-Rolland* et, à la grande voix qui criait, solitaire, au-dessus de l'atroce mêlée, il ré-

pondit, ou mieux il crut répondre par un énorme bouquin plein de prosopopées grandiloquentes et de fatras prétentieux : *Êtes-vous neutres devant le crime ?* Rolland, qui méprisait Loyson, ne lui fit pas l'honneur même de le lire. »

Loyson fut craint par Rolland parce qu'il incarnait ce qu'il abhorrait le plus : avec les armes de l'espionnage et du complot, les tractions secrètes avec la presse et les insinuations, l'assaillant avançant masqué, alors qu'en héros prêt à se sacrifier, Rolland voulait s'engager dans la bataille, à armes égales et à visage découvert, en portant haut son nom d'écrivain, par-delà les frontières et les préjugés. La postérité lui rendit justice : qui se souvient de nos jours du fils Loyson ? Après avoir rappelé qu'après l'armistice, il était devenu secrétaire du parti radical et qu'il avait trouvé dans le bolchevisme « *un nouvel adversaire à sa taille* », le nécrologue de l'*Humanité* poursuivait :

« *L'agitation désordonnée de son esprit et de sa plume avait fini par lui enlever tout crédit. Et maintenant que le voilà mort, on peut dire que le renom très mérité, très pur, du nom qu'il eut l'honneur de porter, n'a point, été accru par lui, bien au contraire.* »

octobre 2010

Roland Roudil est doctorant, à l'Université Paul Valéry de Montpellier.